Zeitschrift: Bulletin de la Société des Études de Lettres
Herausgeber: Société des Études de Lettres
Band: 6 (1931-1932)
Heft: 16

Rubrik: Chronique de la société

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

CENTENAIRE DE GŒTHE

L'Aula de l'Université était, le 19 mars dernier, remplie par une assistance nombreuse et recueillie, venue s'associer à l'hommage que la Société des Etudes de Lettres et la Société de secours des Suisses allemands de Lausanne rendaient à Gœthe, à l'occasion du centième anniversaire de sa mort.

En ouvrant la séance, M. G. Bonnard, président de la Société des Etudes de Lettres, exprima la reconnaissance des sociétés organisatrices à l'Université, qui avait accepté le patronage de cette commémoration, et à son Recteur, qui avait bien voulu la présider lui-même. Il remercia encore l'Etat de Vaud, pour avoir accordé la libre disposition de l'Aula, et la Municipalité de Lausanne, pour avoir rehaussé la dignité de la cérémonie par une sobre décoration de verdure.

Dans une brève, mais substantielle allocution, M. le recteur A. Reymond montra qu'un hommage à Gœthe a sa place marquée dans toute Université, s'il est vrai que les Universités ont pour tâche de développer, comme l'a fait Gœthe, l'effort humain dans toutes les directions. Gœthe, artiste, penseur, savant, propose à notre époque un idéal qui lui est nécessaire dans son désarroi : c'est que chacun reste soi tout en tendant à l'universel.

M. G. Bohnenblust, professeur aux Universités de Lausanne et de Genève, prononça en allemand un éloquent discours. Se plaçant d'un envol hardi au sommet de la pyramide à laquelle Gœthe, inspiré par la vue du Mont Blanc, comparait sa vie, il découvrit dans le passé ce que Gœthe en avait reçu pour le faire sien et devenir comme une histoire vivante de la pensée humaine. Il montra que l'avenir qui s'ouvrait à Gœthe des hauteurs auxquelles il avait su élever sa vie, c'était de continuer à vivre dans son œuvre, dans la mesure — et elle est large — où son œuvre avait été sa vie elle-même. Pour nous, Gœthe n'est pas du

passé, mais du présent, parce qu'il est éternellement humain. Par delà les influences immédiates qu'il a exercées sur ses plus proches héritiers, il continue à nous charmer par ses poésies ; il nous révèle le tragique de la vie et le dynamisme du monde ; il nous fait pénétrer au fond du réel par l'intuition ; il nous invite à comprendre, à aimer, à agir.

Monsieur L. Rouge, professeur à la Sorbonne, montra ensuite dans une étude pénétrante et fortement documentée, ce qui peut faire de Gœthe un auxiliaire de premier ordre dans la défense de l'Occident menacé par l'Orient. Ce conflit de deux mondes et de deux esprits, Gœthe l'a connu autour de lui, puisque, de son temps déjà, les mystiques se tournaient vers l'Orient pour lui demander le secret de la spiritualité contre la mécanisation de la vie. Mais il l'a vécu aussi en lui, comme nous le vivons nous-mêmes dans l'opposition intérieure de ces termes antagonistes : sagesse ou passion, être ou devenir, Apollinisme ou Dionysisme. L'attitude de Gœthe en face de ces problèmes a naturellement varié. Le jeune homme est pour la passion ; l'homme mûr équilibre les tendances contraires ; le vieillard donne plus de place à la sagesse. Mais il y a une continuité sous cette évolution. Le vieillard ne répudie pas absolument l'instinct *démonique* du jeune homme ; il le reconnaît même nécessaire, mais à condition de le soumettre à la volonté réfléchie. Et, réciproquement, on voit déjà dans les œuvres de jeunesse les profondeurs de l'instinct s'éclairer à la lumière de principes d'ordre et d'harmonie. C'est donc Gœthe tout entier que peuvent invoquer comme allié les défenseurs de l'Occident.

Etat nominatif.

Modifications de mars à mai 1932.

Démissions.

Mme G. Berger-Desponds.
Mlle L. Richardet.

Radiations.

M. P. Aubert, Mme E. Cérésole, M. A. Seelieb, Mrs. E. F. Webster.

Adhésions.

Mlle A.-M. Exchaquet, stud. litt., Villa Bellerive, Montreux.
M. J. Golay, stud. litt., rue des Glaciers 12, Lausanne.
M. W. R. Rutland, priv. doc. à la Faculté des Lettres, Mont Ida, Fontanivent s. Montreux.

Changements d'adresse.

Mlle M. Caillet, Morges.
Mlle M.-L. Campiche, Sol mio, Territet.
Mme S. Picot, place Montbenon 3 *b*, Lausanne.
Mlle A. Toberer, Les Moulins 84, Yverdon.

Don.

M. I. Rouge, professeur à la Sorbonne, a fait don au Fonds des subsides de la somme de cinq cents francs français.

La Société des Etudes de Lettres, profondément touchée de ce geste généreux, adresse à M. Rouge ses plus vifs remerciements.

Exonération de la finance de cours

pour les auditeurs gradués de l'Université de Lausanne.

En réponse à une démarche du Comité des Etudes de Lettres, tendant à rendre moins onéreuse pour les auditeurs la fréquentation des cours de l'Université, le Conseil d'Etat a bien voulu décider que les gradués de l'Université désireux de suivre des cours en qualité d'auditeurs seraient désormais exonérés de la finance de cours, tout en restant astreints à la finance d'inscription.

Nous sommes heureux de porter cette mesure libérale à la connaissance de nos lecteurs, particulièrement de ceux d'entre eux qui sont en situation d'en profiter, et nous sommes certains qu'ils en seront reconnaissants au Conseil d'Etat.

Archives des Patois Vaudois.

A la suggestion de M. F. Jaquenod, professeur à l'Ecole de Commerce, le Comité a décidé de constituer des archives sur disques gramophoniques de ce qui subsiste encore des patois vaudois.

MM. A. Taverney, ancien titulaire de la chaire de langues romanes à la Faculté des Lettres, P. Æbischer, titulaire actuel de la même chaire, et F. Jaquenod ont bien voulu accepter de former une commission présidée par notre président pour mener à bien cette entreprise.

Cette Commission s'est mise aussitôt en rapport avec la Commission Fédérale des Patois de la Suisse Romande et travaillera sous sa direction et avec sa collaboration.

Il est d'ores et déjà prévu l'enregistrement en septembre prochain d'une trentaine de disques par les procédés les plus perfectionnés de l'heure actuelle.

Une enquête en cours dans toutes les communes et paroisses du canton montre bien que si les Vaudois veulent préserver le souvenir précis des patois de leur pays, il est impossible de tarder davantage à les enregistrer. Là où le patois local n'a pas complètement disparu, il n'est plus parlé que par des personnes âgées et très peu nombreuses.

Ces archives de nos patois ne se constitueront pas sans frais.

Aussi les Etudes de Lettres font-elles appel à tous ceux à qui cette entreprise paraît digne d'être soutenue. Les dons, même les plus minimes, seront reçus avec une vive reconnaissance par le caissier : Compte de chèques postaux II. 444 (mettre le mot *patois* au dos du coupon du bulletin de versement).

Conférences de M. William Martin.

Les 22, 23 et 24 février dernier, M. W. Martin, rédacteur au Journal de Genève et auteur d'ouvrages appréciés sur notre histoire nationale, a fait, devant un public que l'on eût souhaité plus nombreux, trois conférences solides et instructives sur *Quelques problèmes d'Histoire Suisse.*

Le problème des origines est essentiel pour la Suisse, dont le caractère comme nation se fonde sur l'histoire. La Suisse est un des seuls pays qui aient une date de naissance. Elle est née au treizième siècle de la rencontre de la mystique de la liberté et des conséquences d'un fait économique, l'ouverture de la route du Saint-Gothard. Le treizième siècle a été, en effet, un des grands siècles révolutionnaires, ce qui s'explique par la décadence et l'appauvrissement de la féodalité, par l'enrichissement d'autres classes et par le mouvement d'idées résultant des Croisades. Partout on voit s'établir des franchises, et la naissance de la Confédération suisse n'est pas un fait isolé. Révolutionnaire par la forme, le pacte de 1291 était conservateur dans le fond. Il s'agissait de défendre des droits positifs accordés par les empereurs pour attacher les populations situées sur la nouvelle route du Saint-Gothard à la garde de ce passage, et de maintenir des habitudes d'indépendance que le relâchement de la notion du pouvoir central avait contribué à enraciner pendant l'interrègne.

Si l'alliance de 1291 a pu se maintenir, alors que tant d'autres, au moyen âge, conclues aussi pour l'éternité, ont disparu, c'est qu'elle a été servie par des circonstances favorables : la protection des empereurs, la valeur militaire des Suisses, le développement harmonieux du territoire, auquel l'entrée de Lucerne, de Berne et de Zurich dans la Confédération donna une base économique solide. Mais ceci ne suffit pas à expliquer la consolidation de la Confédération à travers six siècles. Il faut y ajouter des éléments unificateurs qui servirent successivement de lien au fédéralisme. Ce fut d'abord l'unité de danger lors de Sempach, puis la conquête, avec l'une de ses conséquences, la création de bailliages communs, qui rendit les diètes de plus en plus nombreuses. La complication des rapports avec les alliés favorisa aussi la centralisation, en rendant toujours plus nécessaire une certaine unification. La Réforme vint interrompre cette évolution et retarda de trois siècles l'unité nationale. Le souci de trouver un élément unificateur à l'extérieur n'en devint que plus grand. Ce fut d'abord la neutralité ; mais cette notion était négative

L'élément d'union positive fut l'alliance perpétuelle avec la France, nation catholique, sans doute, mais qui faisait une politique étrangère protestante et avait intérêt au maintien de la Suisse. Cependant cet élément perdit de son importance avec l'affaiblissement de l'influence française, consécutif à la conquête de la Franche-Comté et à la Révocation de l'Edit de Nantes. Le dix-huitième siècle amena en Suisse un recul de l'esprit public, un égoïsme toujours grandissant dans les classes dirigeantes, une politique économique consistant à faire subventionner les villes par les campagnes, et qui favorisa la propagation de la Révolution française en Suisse. La Restauration revint aux formes anciennes et fit revivre l'ancienne Confédération dans ce qu'elle avait d'inconsistant. Si l'unification de la Suisse fut néanmoins possible entre 1815 et 1847, ce fut de nouveau grâce à la rencontre d'une mystique, celle du mouvement national, et d'un fait économique, la révolution industrielle par le machinisme. Enfin, la victoire des troupes fédérales dans la guerre du Sonderbund permit la réalisation de l'Etat fédératif.

Dans les premiers siècles de son existence, la Confédération agrandit son territoire tant par l'accession de cantons souverains que par la conquête. Ce développement normal fut arrêté par les conséquences de la division nationale qui résulta de la Réforme. Si celle-ci excita l'impérialisme des cantons protestants, les cantons catholiques opposèrent à cette politique d'accroissement une politique de rétrécissement territorial qui trouvait, d'ailleurs, des excuses dans leur situation. En 1601, le traité de Lyon mit fin à l'expansion de la Suisse. Au dix-septième et au dix-huitième siècle, son territoire diminua même. En 1813, les Alliés entrèrent en Suisse ; pour obtenir le passage, ils avaient offert un agrandissement territorial qui répondait à leur propre intérêt. Il eût été, en effet, immédiatement avantageux pour eux, la guerre n'étant pas finie, de provoquer sur les frontières de la France des soulèvements nationaux, et il l'eût été encore davantage, pour l'avenir, de faire de la Suisse un Etat tampon très fort entre la France et eux. Mais leurs offres ne trouvèrent pas d'écho. Une certaine

mystique de la petitesse, héritée du dix-huitième siècle, la crainte de Napoléon, la peur de se priver des revenus des capitulations, et les querelles intérieures entre cantons : telles furent les causes de l'apathie des Suisses. L'histoire des négociations compliquées pour la fixation des frontières de la Suisse montre que nos pères ne considéraient nullement leur territoire comme voulu par Dieu ou résultant d'une nécessité interne. C'est presque malgré eux, par exemple, que les Valaisans devinrent suisses. La Suisse dut à l'Autriche de garder le Frickthal, que les Bernois avaient offert aux Autrichiens. Pour Neuchâtel, le roi de Prusse était très favorable à l'union personnelle avec la Suisse, et c'est de la Confédération que vinrent les résistances. A Mulhouse, que les Alliés étaient prêts à considérer comme une ville suisse, la population ne bougea pas. Par contre, les Suisses ressentirent péniblement la perte de la Valteline, car ils regardaient ce pays sujet des Grisons comme une propriété, mais, ici encore, il y avait eu de leur faute.

En un mot, la Suisse laissa passer en 1815 l'occasion de s'agrandir. M. W. Martin le regrette, car elle compterait aujourd'hui un demi-million d'habitants de plus et serait mieux équilibrée géographiquement. Mais il faut en prendre son parti, conclut-il, car les occasions manquées ne se retrouvent pas.

Colloques.

Le colloque d'*anglais* s'est occupé cet hiver de quelques poètes romantiques. Des six réunions prévues, quatre seulement ont pu avoir lieu.

Le 21 octobre, Mlle R. Virieux présenta un travail fort intéressant sur *Burns*. Le 18 novembre, M. R. Rapin parla de *Shelley : sa personnalité et ses idées*, et, le 3 février suivant, donna la primeur de sa traduction du *Dialogue et du commentaire sur Hamlet, de Byron et Shelley*. Le 24 février, enfin, M. M. Monnier traita de *Keats et de l'évolution de sa pensée et de son œuvre jusqu'en 1820 environ*.

Ces conférences avaient, semble-t-il, de quoi intéresser tous

ceux qui aiment la poésie et les idées. Malheureusement, la faible participation aux séances et le fait que, sur les vingt-six membres du groupe, trois seulement ont fourni des travaux, ne permet pas aux organisateurs d'envisager une reprise des colloques pour l'hiver prochain. Ils le regrettent et n'en ont que plus à cœur de remercier les personnes qui, par leur présence et leur travail, les ont aidés à rendre possibles les séances de l'hiver dernier.

* * *

A la dernière séance d'hiver du colloque de *français*, M. M. Dudan fit une analyse précise et perspicace du caractère d'*Obermann* conçu comme une des incarnations les plus pathétiques de la discordance créée par le siècle entre la sensibilité et la raison. Cette discordance a abouti chez lui à une évasion, féconde et positive par l'ardeur de création et de liberté qui respire en elle et la met hors du temps.

* * *

Le colloque d'*histoire* a participé à l'organisation de la conférence de « mise au point » faite par M. le professeur H. Meylan, le 17 octobre, sur *Les ordres monastiques au moyen âge*.

* * *

Le colloque de *langues anciennes* a étudié cet hiver quelques aspects encore de ce complexe spirituel, merveilleusement riche et divers : *l'hellénisme*. Après s'être attaché, l'hiver précédent, à élucider les caractères essentiels des institutions religieuses de la Grèce, on a cherché dans l'œuvre d'*Eschyle* et de *Platon* deux interprétations originales de la religiosité hellénique. Puis on a vu, avec *Celse*, l'hellénisme se confronter avec le christianisme et lui opposer ce que M. Rougier appelle « les difficultés helléniques de croire ». Enfin, une étude sur *Gœthe et l'antiquité* a fourni l'occasion de constater la survivance des valeurs helléniques au sein d'une civilisation qui, sous le signe du christianisme, reste sous-tendue par « le génie du paganisme ».

Cette série d'études, d'un caractère assez philosophique, a été introduite par une causerie de Mme Stilling qui, avec cet art

qu'elle a de développer parallèlement une série d'images poétiques (son texte) et une série d'images plastiques (ses admirables diapositives), a présenté au colloque : *Apollon dans la sculpture grecque.*

La générosité, déjà mentionnée et toujours ressentie avec une profonde gratitude, d'amis de notre colloque, a permis de prolonger l'entretien qui s'était engagé après le travail de M. H. Vonder Mühll sur Gœthe, au cours d'un modeste souper au Chalet-à-Gobet. En redescendant à pied sur Lausanne, on a esquissé le plan de travail pour l'hiver prochain.

Le secrétaire du colloque exprime sa gratitude à tous ceux qui ont, généreusement et diversement, coopéré à faire vivre ce petit groupe d'amis de la pensée antique, et très spécialement à ceux qui ont assumé la tâche d'ouvrir pour eux de larges et profondes perspectives dans le domaine dont ils ont fait leur étude de prédilection.

* * *

Depuis le dernier rapport, le colloque de *philosophie* s'est réuni huit fois pour entendre des travaux dont la matière ne se prête pas à un bref résumé. Vinrent tout d'abord trois études sur *Höffding*, qui se ramènent à une analyse de la pensée humaine. En mai 1931, M. M. Reymond traita du *Concept de relation et de son rôle dans les différents problèmes philosophiques.* Le 4 juillet, Mlle P. Doleyres parla de *La Morale de Höffding*, étudiant son contenu et le principe qui la soutient : le plus grand bien du plus grand nombre possible d'êtres conscients. Mlle L. Virieux termina, en octobre, cette première série de travaux par l'examen de *la Notion de l'Etat chez Höffding*, insistant sur la conclusion que « plus le citoyen sera libre, plus l'Etat sera fort ».

Au début de l'hiver, les membres du colloque ont choisi, comme programme de travail, l'étude d'un livre de Spaier : *La Pensée concrète.* Mais l'ouvrage, acheté par la Bibliothèque de la Société, est encore en circulation, et les travaux qu'il fera paraître seront annoncés à leur heure. Ils ont été remplacés par d'autres

études, nettement spiritualistes. En décembre, M. G. Volait a parlé d'*Erich Becher*, psychologue et « Naturphilosoph », en s'aidant de souvenirs personnels. En janvier 1932, M. Ph. Bridel a traité, avec la maîtrise que l'on sait, d'*Eucken*, ce champion d'une métaphysique dans l'esprit du protestantisme moderne. Deux soirées de février et de mars ont été consacrées par M. M. Gex à *La Philosophie de Whitehead*, d'après son ouvrage : *La Science et le Monde moderne*. Pour situer son auteur, il a brossé un large tableau de la philosophie anglaise au XIXe siècle. Ce beau travail, quelque peu abrégé, paraîtra dans la Revue de Théologie et de Philosophie. En avril, M. A. Diez a présenté *Les rapports mutuels de la Science, de la Philosophie et de la Religion dans le plan de la connaissance*. Avec Whitehead, la religion était la poursuite sans espoir de ce qui ne peut être atteint; avec M. Diez, c'est l'aboutissement à des certitudes suppléant à l'insuffisance des doctrines philosophiques. Ce travail si personnel a donné lieu à une discussion fort animée qui a mis en lumière, une fois de plus, l'intérêt d'un groupement tel que le colloque de philosophie, riche de la diversité de ses membres.

Nouvelles acquisitions de la Bibliothèque.

N. B. Cette liste fait suite à celle qui a paru dans le N° 13 du Bulletin (p. 19).

64. BRÉMOND, H., Histoire littéraire du sentiment religieux en France, 9e v., Paris 1932.

*253. THIBAUDET, A., Stendhal, 1 v., Paris 1931.

*254. JAQUENOD, F., Essai sur le verbe dans le patois de Sottens, 1 v., Lausanne 1931.

255. M. VERNET, P. BUDRY et E. BACH, L'église de Ressudens, 1 v., Genève 1929.

256. SPAIER, A., La pensée concrète, 1 v., Paris 1927.

257. DÉONNA, W., Choix de monuments de l'art antique, 1 br., Genève 1923.

*258. I. PERROCHON, H., Vinet critique des écrivains romands, 1 br., Lausanne 1931.

*258. II. WARTBURG, W. VON, Das Ineinandergreifen von deskriptiver und historischer Sprachwissenschaft., 1 br., Leipzig 1931.

*258. III. MEYLAN, L., Les paysans helvéto-romains, 1 br., Neuchâtel 1931.

259. SENANCOUR, E. P. de, Obermann, 1 v., Paris 1840.

260. SPAIER, A., La pensée et la quantité, 1 vol., Paris 1927.

261. LUCRÈCE, De Natura Rerum, éd. Ernout, 2 v., Paris 1924.

262. HÉRÉDIA, J.-M. de, Les Trophées, 1 v., Paris s. d.

263. SAMAIN, A., Aux flancs du vase, 1 v., Paris 1917.

264. SAMAIN, A., Le chariot d'or, 1 v., Paris 1920.

265. NORDEN, Ed., Die antike Kunstprosa, 2 v., Leipzig 1915-1918.

266. GRILLPARZER, F., Selbstbiographie, 1 v., Halle s. d.

267. HEBBEL, C. F., Werke, 4 v., Leipzig 1912.

268. SEEGER, A., Poems, 1 v., New-York 1918.

269. WHARTON, E., The Age of Innocence, 1 v., New-York 1920.

270. LEWIS, S., Main Street, 1 v., New-York 1922.

271. WILDER, Th., The Bridge of San Luis, 1 v., New-York 1928.

272. MACKENZIE, C., Sinister Street, 1. v., London 1923.
273. WILDE, O., Salome, 1 v., Leipzig, 1909.
274. MICHAUT, G., Anatole France, 1 v., Paris 1913.
275. MUSSET, A. DE, La Confession d'un enfant du siècle, 1 v., Paris s. d.
276. VERHÆREN, E., Les heures du soir, 1 v., Paris 1924.
277. VINET, A., Littérature et histoire suisses, 1 v., Lausanne 1932.
278. MARTIN DU GARD, R., Les Thibault, 4 v., Paris 1922-1923.

Les volumes marqués d'un astérisque nous ont été remis en dons par leurs auteurs. Ont été en outre reçus en dons : de Mlle R. Perrenoud, le N° 259 ; de Mlle J. de la Harpe, les N°s 262-265, 267, 272-276, 278 ; de Mme Trumpler-de la Harpe, les N°s 266, 268-271.

A ces généreux donateurs, la Société exprime sa très vive reconnaissance.

CHRONIQUE DE LA FACULTÉ DES LETTRES

Sur la proposition de la Faculté, l'Université a décerné en mars 1932 les diplômes et certificats suivants :

Licence ès lettres (*diplôme d'Etat*) : Mlles Ellen Charlet (français, anglais, philosophie, histoire), Hélène Rossier (français, allemand, anglais, histoire), Marguerite Rouffy (français, allemand, anglais, histoire), M. Marcel Bezençon (français, latin, allemand, histoire).

Certificat d'études françaises (partie moderne) : Mlles E. Francke, H. Kleeberg, L. Pipberger, E. Pramann, I. Schlötter, V. Stalder, A. Thiel, M.-L. Weber ; MM. D. Keller, H. Squire, S. della Valle.

* * *

A l'occasion du Centenaire de Gœthe célébré par les Etudes de Lettres, la Faculté a reçu à déjeuner le 19 mars, à l'Abbaye de l'Arc, Monsieur le professeur I. Rouge.